CONSIDÉRATIONS

N° 102.

GÉNÉRALES

SUR LES SYMPATHIES,

PHÉNOMÈNES SYMPATHIQUES CONSIDÉRÉS DANS L'ESTOMAC ET LE TUBE INTESTINAL;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 mai 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR P. CHASTAINGT, de Pierrebuffière,

Département de la Haute-Vienne;

Bachelier ès-lettres; Elève des hôpitaux civils de Paris; Membre de la première classe de l'Ecole pratique et de la Société d'instruction médicale.

Antequàm de remediis statuatur, primùm constare oportet quis sit morbus et quæ morbi causa.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Président.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE, A LA PLUS CHÉRIE

DES MÈRES.

Hommage de respect, d'amour filial et de reconnaissance.

A MONSIEUR DUPUYTREN,

Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris; Professeur à la Faculté de Médecine; Inspecteur général de l'Université; Chevalier de la Légion-d'Honneur; Membre de l'ordre de Saint-Michel de France, de Saint-Waldimir de Russie, et de l'Aigle noir de Prusse, etc.

Vous qui avez guidé mes premiers pas dans cette carrière que vous parcourez avec tant de célébrité, recevez ce faible, mais sincère témoignage de ma reconnaissance.

A MONSIEUR D'HUMIÈRES,

Ex-Recteur de l'Académie de Limoges; Vicaire-général du diocèse de Valence, etc.

A MON ANCIEN MAÎTRE,

MONSIEUR CABANTOUS,

Professeur d'éloquence au Lycée de Bordeaux.

En vous offrant l'hommage du premier fruit de mes veilles, je ne prétends point m'acquitter envers vous des bontés dont vous

m'avez comblé. Je ne fais qu'obéir aux sentimens les plus chers de mon cœur ; et si cet essai peut mériter votre bienveillance, ce sera pour moi la récompense la plus douce de mes travaux.

A MON FRÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

Gage de l'amitié la plus sincère et la plus durable.

P. CHASTAINGT.

INTRODUCTION.

Je m'étais d'abord proposé d'étudier les phénomènes sympathiques dans les différens systèmes de l'économie, de rechercher ensuite les avantages que l'art peut retirer de leur étude, soit pour le diagnostic, soit pour le traitement des maladies. Ce sujet offre un grand intérêt sans doute, et pourrait devenir fécond en résultats utiles pour la pratique; mais il exige, pour être convenablement traité, de vastes connaissances, de nombreuses recherches et de longues méditations. Un tel travail ne peut qu'être l'ouvrage d'un observateur profond, judicieux, éclairé par une longue expérience. Effrayé par les difficultés qui s'élevaient de toutes parts, j'ai renoncé au plan que j'avais adopté, et je me suis borné à quelques considérations sur les sympathies en général et à l'examen des phénomènes sympathiques dans l'estomac et les intestins. L'importance et l'utilité des fonctions dont ces organes sont chargés, les erreurs aussi fréquentes que funestes dont leurs sympathies, trop méconnues, deviennent la source dans l'état de maladie, m'ont engagé à me livrer de préférence à cette étude. Je sens à combien d'imperfections auront dû donner lieu et le peu de temps que j'ai pu consacrer à cet essai, et la rapidité avec laquelle j'ai procédé à sa

rédaction. Mais j'ose espérer que les illustres professeurs à l'examen desquels j'ai l'honneur de le soumettre voudront bien me continuer, dans cette occasion, la même bienveillance dont ils m'ont déjà donné des preuves si flatteuses.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES SYMPATHIES,

PHÉNOMÈNES SYMPATHIQUES CONSIDÉRÉS DANS L'ESTOMAC ET LE CANAL INTESTINAL.

La nature, en donnant la vie à tous les êtres qui se partagent son vaste domaine, ne les en fit pas jouir tous au même degré : les uns ne reçurent en partage que les propriétés communes à la matière; les autres, quoique soumis aux lois générales qui régissent l'univers, obéirent cependant à des lois particulières. Un espace immense, et qui n'a presque d'autres bornes que celles de la vie, sépara ces deux règnes de la nature. Parmi les caractères nombreux et saillans qui les différencient, un des plus remarquables, sans doute, est cette indépendance parfaite où sont les unes des autres les différentes parties des corps inorganiques, tandis que, dans les corps organisés, toutes les parties sont unies entre elles par les rapports les plus intimes; toutes se correspondent et se partagent réciproquement leurs affections. C'est cet accord merveilleux que l'on a désigné sous le nom de

sympathie, mot qui, dans son acception littérale, signifie *passion, affection simultanée.*

En médecine, nous entendons par sympathie un rapport spécial en vertu duquel, certaines modifications étant produites dans un organe, un ou plusieurs autres organes, souvent très-éloignés, en sont plus ou moins influencés. Nous ne rangeons pas parmi les sympathies les phénomènes qui, dans l'état de santé, ou dans l'état de maladie, peuvent s'expliquer soit par l'ordre général et connu des fonctions, soit par la dépendance nécessaire de ces mêmes fonctions, ou bien par la propagation successive et non interrompue d'une affection locale qui diverge en tous sens. Que par suite d'une sensation visuelle, par exemple, l'homme exécute tel ou tel mouvement, que la lésion d'un nerf occasionne la paralysie de la partie du corps à laquelle il se distribue, il n'y a pas là d'accidens sympathiques; mais que la vue d'une substance sapide provoque la sécrétion de la salive, qu'une piqûre ou que toute autre blessure, faite au pied ou à la main, détermine le gonflement des glandes de l'aine ou de l'aisselle, il n'existe plus là de rapport qu'on puisse apprécier, il y a là sympathie évidente.

Causes des Sympathies.

Je ne rappellerai point ici les différentes hypothèses imaginées pour expliquer les phénomènes sympathiques; la plupart, loin d'en donner l'explication, ne font qu'indiquer les conditions sensibles qui accompagnent leur développement : nulle ne rend un compte satisfaisant de toutes les sympathies. Il faut l'avouer, la cause de ce *consensus* qui règne entre tous les actes de l'économie nous est totalement inconnue : il tient sans doute aux lois primordiales de l'organisation, sur lequelles la nature a tendu un voile que nous ne parviendrons jamais à soulever. Pourquoi donc perdre le temps à de vaines recherches? A quoi servent

ces suppositions brillantes, ces théories plus ou moins ingénieuses? sinon à perpétuer les erreurs et à retarder les progrès des sciences. Bornons-nous à étudier les effets secondaires : là, comme l'a dit l'immortel *Bichat*, les faits et l'expérience nous éclairent au-delà; l'imagination seule nous guide.

Sympathies morales. Je ne dirai que quelques mots des sympathies morales et des sympathies d'imitation, mon intention étant plutôt de les indiquer que de les traiter longuement.

Nous ignorons complètement les causes de ces impressions secrètes qui poussent l'un vers l'autre deux individus presque toujours d'un sexe différent, et de l'antipathie qui les éloigne. Il est probable cependant que le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ces penchans moraux sont la suite de jugemens subits et inaperçus. Ainsi les gestes, le maintien, les accens de la voix, les formes extérieures qui, chez les différens peuples, caractérisent la beauté absolue ou de convention, et cette empreinte surtout que laissent sur la physionomie les passions qui nous animent le plus souvent, tels sont, je crois, les moyens par lesquels la sympathie exerce son pouvoir, et qui peuvent expliquer, dans le plus grand nombre des cas, ces penchans irrésistibles

Sympathies d'imitation. La faculté d'imitation, qui caractérise surtout la nature humaine, est le principal lien de la société, et fournit à l'éducation ses moyens les plus puissans. Une foule d'actes de la vie de relation s'exécutent en vertu de ce penchant que nous avons à répéter ce que nous voyons faire aux autres. Le sens de la vue et celui de l'odorat paraissent être les voies principales par lesquelles cette faculté imitative est mise en action. Les ris, les pleurs, les bâillemens, sont autant d'actes susceptibles d'être reproduits à l'instant par ceux qui en sont témoins. Il en est quelquefois de même des contorsions des ma-

niaques et des épileptiques. On sait avec quelle facilité on contracte les vices de prononciation, la démarche, le maintien, les goûts, les habitudes des personnes que l'on fréquente le plus souvent. Nous sommes de même naturellement portés à conformer nos mouvemens au rhythme des impressions sonores qui nous frappent. Ainsi le soldat règle sa marche sur le son du tambour; nous suivons par des mouvemens de tête cadencés l'air que nous entendons jouer. C'est sur cette propension imitative reveillée par des sons modulés que repose l'art de la danse et de la pantomime.

On connaît l'empire qu'exercent sur les sentimens de l'âme certaines associations sonores : la gaîté, la joie, la tendresse, la mélancolie, la douleur, l'ardeur martiale, la fureur même, sont tour à tour excitées et calmées par des airs d'une simplicité remarquable. Qui ignore l'enthousiasme qu'à une époque glorieuse de notre révolution certains airs simples et patriotiques développaient dans l'âme de nos guerriers?

Il est de même dans la voix parlée des accens, des intonations qui ébranlent fortement notre âme. On sait le pouvoir vraiment magique qu'exercent sur nos facultés des accens tendres et doux. On sait avec quel empire un orateur maîtrise son auditoire, quand à une voix sonore il joint une expression animée, un geste plein d'une action noble et vraie. Il importe peu alors que ses discours soient dépourvus de sens et que l'on puisse suivre ses raisonnemens. Ce sont, dit le professseur *Cabanis*, les cris menaçans ou pathétiques des missionaires qui saisissent un grossier auditoire bien plutôt que leurs discours, et surtout que leurs raisonnemens. Saint-Bernard prêchait en latin la Croisade aux paysans allemands, et l'on sait de quelle fureur étaient agitées ces bonnes gens à ces sermons dont ils n'entendaient pas un seul mot.

Sympathies physiologiques et morbides. Les phénomènes sympathiques ne reçurent sans doute ce nom que parce qu'on ne s'attacha

d'abord à les considérer que dans l'état de maladie, où ils sont plus nombreux, plus fréquens que dans l'état de santé, et où leur connaissance est d'une tout autre utilité pour l'homme de l'art. Presque toujours ces phénomènes prédominent sur ceux qui tiennent immédiatement à la lésion de l'organe malade. Sans cela les maladies offriraient un état de simplicité facile pour l'étude, et peu embarrassant pour la thérapeutique; mais leur multiplicité prodigieuse dans l'état pathologique devient la source des erreurs les plus funestes. Quel est le médecin, même le plus versé dans les lois de l'économie, dont la sagacité n'a pas été mise en défaut? Souvent ils appellent son attention loin du lieu où la maladie a fixé son siége; et tandis qu'il perd un temps précieux à combattre de vains symptômes, à ajouter même, par un traitement contraire, une affection nouvelle à celle qui existait déjà, la maladie primitive exerce au loin ses ravages; et bientôt les efforts de l'art seront impuissans pour arrêter ses progrès, ou réparer les lésions qu'elle a déjà opérés.

Ce n'est sans doute que l'ignorance des sympathies qui donna naissance à cet appareil monstrueux de formules insignifiantes, et qui livra l'entrée de la matière médicale à tous ces moyens aussi bizarres que dégoûtans dont la médecine physiologique a fait enfin justice.

Ce serait cependant une étrange erreur que de croire qu'il ne faille jamais avoir égard aux phénomènes sympathiques. Ils doivent quelquefois, au contraire, fixer presque exclusivement l'attention du médecin : il est même des cas où il doit s'attacher non-seulement à les combattre, mais encore à les prévenir; et personne n'ignore les heureux effets que l'on obtient souvent, soit en augmentant l'intensité des influences sympathiques lorsqu'elles existent, soit en les faisant naître lorsqu'elles n'existent pas.

Le grand jour que la connaissance des sympathies répand sur le diagnostic des maladies, les nombreux avantages que la médecine pratique en retire pour le traitement montrent assez la nécessité

d'en faire un objet d'étude spéciale ; mais une telle étude n'offrira d'utilité au médecin qu'autant qu'elle sera éclairée par les lumières de l'anatomie pathologique. A quoi peut en effet servir l'observation des phénomènes sympathiques, si l'on ignore où est le siége du mal : dans les sciences les faits sont tout, et les considérations purement spéculatives ont toujours égaré.

En vertu de cet accord parfait qui règne entre les différentes parties du corps vivant il n'en est aucune qui ne soit susceptible d'influencer et d'être influencée. De là, lorsqu'un organe souffre cet enchaînement de phénomènes sympathiques successifs si difficiles à démêler ; ce sont cependant, toutes choses égales d'ailleurs, les organes les plus importans qui exercent les influences sympathiques les plus marquées et les plus étendues ; mais, à diverses époques de la vie, certains organes, prenant tout à coup une prédominance marquée, maîtrisent tous les actes de notre économie.

Dans l'enfance, le système nerveux, dont la mobilité est en harmonie avec la variété et la rapidité des sensations, devient le terme ou le point de départ de toutes les influences sympathiques. Une douleur un peu vive affecte-t-elle un organe quelconque, aussitôt les troubles les plus effrayans se manifestent dans cet appareil, et les efforts de l'art ne viennent que trop souvent échouer contre les convulsions que les causes les plus légères développent à cet âge de la vie.

Bientôt la puberté amène une révolution nouvelle et souvent orageuse. Les organes génitaux, sortant du profond sommeil où ils avaient été jusque-là ensevelis, prennent tout à coup un accroissement rapide, et établissent leurs nombreuses sympathies ; ils impriment un changement général à l'organisation physique, et dans le même temps modifient et fixent les facultés morales.

L'âge mûr arrive, et les organes digestifs qui, au milieu de tous ces changemens, ont cependant toujours conservé une grande influence, saisissent l'empire qu'avait exercé jusque-là l'appareil reproducteur : ils deviennent un centre d'où partent des irradia-

tions qui vont frapper tous les systèmes, et où toutes les impressions un peu vives, soit physiques, soit morales, viennent se réfléchir.

Un phénomène bien remarquable et bien digne de fixer l'attention du médecin philosophe, c'est le changement frappant que la prédominance, ou la manière d'être de tel ou tel organe, imprime aux facultés morales et intellectuelles. Je ne tracerai point ici le tableau de ces changemens, qui peut du reste jeter un grand jour sur l'étude des passions. Qu'il me soit permis seulement de citer un exemple bien propre à montrer la grande influence que le physique exerce sur le moral. Chez ces êtres infortunés, que le fanatisme religieux ou une jalousie aussi ridicule que barbare a privés des attributs de la virilité, on trouve la mollesse de l'âme jointe à la timidité du caractère; également incapables et des élans sublimes de la vertu et des vastes conceptions du génie, ils n'ont en partage que la fourberie, la bassesse, la lâcheté, et tous les autres vices qu'entraîne après elle la servitude honteuse que leur faiblesse les porte à rechercher. Au contraire, l'énergie des organes génitaux, comme l'a dit un illustre professeur de cette école, réglée par la modération des habitudes, est le principe fécond des plus grandes pensées et des sentimens les plus élevés et les plus généreux. Mais, hélas! de combien d'effets déplorables leur activité trop grande ne peut-elle pas devenir la source! N'a-t-on pas vu souvent la nymphomanie changer la timidité et la pudeur naturelles au sexe en une audace furieuse qui surpasse même l'effronterie de la prostitution? Un rapport des plus étroits existe entre le physique, le moral et l'état maladif; et, dans certains cas, il est possible de juger du caractère d'un individu par la marche que suivent les maladies dont il est affecté. Chez ces femmes extrêmement irritables qui se font remarquer, dans l'état de santé, par l'inconséquence et l'extrême caprice de leurs goûts et de leurs idées, les maladies ne sont qu'une suite de phénomènes bizarres et d'anomalies extraordinaires qui font le désespoir du médecin.

Je ne parlerai point ici des variétés que présentent les phénomènes sympathiques, suivant les sexes, les âges, les tempéramens, les habitudes, etc. La sympathie n'étant qu'une modification de la sensibilité, doit être soumise aux mêmes lois; plus la sensibilité sera vive, plus les sympathies seront actives et nombreuses. Il est facile de voir, d'après cela, combien elles différeront chez les habitans des climats du nord et ceux des pays méridionaux, chez le cultivateur robuste et laborieux, et le citadin qui passe ses jours au sein de la mollesse et de l'oisiveté.

Outre les connexions générales qui unissent tous les organes et les font concourir à un même but, il existe encore entre eux des rapports particuliers qui font participer d'une manière plus directe tel ou tel organe à l'affection qui en frappe un autre plus ou moins éloigné. Ces rapports servent, dans l'état de santé, comme d'auxiliaires aux lois générales de l'économie, et régissent les cas particuliers qu'elles ne sauraient atteindre. Tantôt ils établissent une harmonie d'ensemble nécessaire entre deux organes symétriques; tantôt ils constituent entre les parties une subordination telle, que l'une répond toujours à l'action de l'autre, sans que pour cela il y ait réciprocité constante. Un objet placé latéralement vient-il frapper l'un des yeux, l'œil opposé se dirige aussitôt du même côté, quoique, la tête étant maintenue fixe, la saillie du nez l'empêche de voir cet objet. L'excitation du mamelon provoque l'érection du clitoris, et fait naître les désirs vénériens. Le libertinage n'a-t-il pas mis à profit ce genre de sympathies que certaines parties de la peau exercent sur l'appareil reproducteur pour réveiller l'action de ces organes flétris par l'abus des jouissances?

C'est ce mode sympathique qui préside au libre exercice et à l'accomplissement des fonctions intérieures, en établissant une liaison d'action plus ou moins intime entre les muscles de la vie organique et ceux de la vie animale. Ainsi les contractions de la vessie, du rectum, de l'estomac, coïncident avec celles du diaphragme et des

muscles abdominaux, pour débarrasser ces viscères des produits qu'ils contiennent; ainsi le poumon, qui n'est nullement passif dans l'acte de la respiration, comme le démontre et l'analogie, et surtout les recherches anatomiques, combine ses efforts de contraction et de dilatation avec ceux des muscles inspirateurs et expirateurs.

L'état pathologique nous offre des relations sympathiques de même nature entre certaines parties de la peau et les organes intérieurs. Dans les affections diverses du tube digestif, les émolliens, les narcotiques, quoique appliqués sur les parois de l'abdomen, n'en exercent pas moins leur action sur cet appareil. Dans les inflammations cérébrales, l'organe encéphalique ne reçoit-il pas les effets des réfrigérans que l'on place sur le cuir chevelu? C'est ce rapport sans doute qui fait que l'on n'obtient presque jamais d'heureux effets de l'emploi des dérivatifs appliqués sur cete partie dans les inflammations du cerveau et de ses membranes. Dans tous les cas que j'ai eu occasion d'observer, j'ai vu constamment l'usage de ce moyen augmenter la gravité des symptômes. Ne voit-on pas d'ailleurs les inflammations cérébrales être fréquemment la suite de l'application imprudente de médicamens excitans sur le cuir chevelu dans le traitement de la teigne. Il n'est pas toujours facile, je l'avoue, de distinguer quels sont les moyens qui n'ont d'effet que par la correspondance sympathique qui existe entre les organes, et quels sont ceux dont l'action est due à l'absorption de quelques-unes de leurs molécules, qui sont portées par le torrent circulatoire aux parties dans lesquelles le changement est opéré : mais on ne saurait douter cependant qu'il n'y ait un très-grand nombre de médicamens qui n'agissent qu'aux moyens des rapports que j'ai indiqués.

Dans d'autres circonstances, les connexions sympathiques qui existent entre certains organes offrent des caractères bien différens et même entièrement opposés. Les forces vitales viennent-elles à prédominer dans l'un d'eux, ce n'est qu'aux dépens des

autres qu'il acquiert cette prédominance. C'est sur ce mode sympathique qu'est fondé l'usage des dérivatifs et des révulsifs. C'est par ce moyen qu'un séton, qu'un vésicatoire à la nuque détournent une irritation fixée sur les yeux; les pédiluves irritans agissent de la même manière dans les affections cérébrales. Mais l'état maladif peut modifier et même changer totalement ces rapports sympathiques. La pratique journalière nous fournit une multitude de faits où ces irrégularités sont bien marquées Et pour en faire l'application aux deux exemples que je viens de citer, ne voit-on pas le vésicatoire, le séton, les pédiluves, augmenter la maladie que l'on cherche à combattre par leur emploi, si on les prescrit au moment où l'inflammation jouit d'une grande intensité.

Ce n'est pas toujours la partie soumise à l'action d'un agent quelconque qui éprouve la principale affection; souvent, au contraire, elle reste saine, ou du moins ses propriétés vitales n'éprouvent qu'un changement faible et passager, tandis qu'une lésion profonde et durable se développe dans l'organe qui a été le terme de ses influences sympathiques. Ainsi l'on voit la pleurésie, le catarrhe pulmonaire, la gastrite, un grand nombre d'autres inflammations, naître sous l'influence sympathique qu'exerce la peau frappée par le froid, tandis que cet organe n'éprouve lui-même aucune altération. Il n'est pas nécessaire, je pense, de réfuter ici cette croyance vulgaire et absurde, qui attribue ces maladies à la répercussion de la sueur. La saine physiologie peut-elle admettre de telles explications ?

Il n'est pas rare non plus de voir des affections sympathiques faire cesser celles qui les ont produites, et persister même longtemps après leur destruction.

Un organe devient-il le siége d'une maladie, il peut déterminer dans une autre partie soumise à ses influences sympathiques une lésion qui est presque toujours de même nature que celle dont il est affecté. Une inflammation aiguë existe-t-elle à l'un des doigts, l'engorgement sympathique des glandes axillaires qui survient

dans ce cas offre presque toujours un caractère aigu. Ne voit-on pas le catarrhe pulmonaire chronique, la phthisie, s'accompagner fréquemment dans leur dernière période d'une phlegmasie intestinale, qui est le plus souvent chronique? Qui ne connaît la tendance fâcheuse qu'une partie affectée de cancer imprime aux autres systèmes pour contracter cette affreuse maladie ? car on ne peut, je crois, attribuer cet effet à l'existence d'un virus absorbé. N'est-il pas en effet arrivé plusieurs fois, dans l'amputation du cancer des mamelles, que l'opérateur, arrêté par la crainte de blesser les vaisseaux situés dans le creux de l'aisselle, n'a pas osé extirper les glandes malades qui les avoisinaient; et cependant, dans le plus grand nombre des cas, la résolution ne s'en est pas moins opérée.

Mais c'est surtout dans le tube intestinal que l'on peut trouver des preuves bien plus convaincantes en faveur de la proposition que j'avance. Un individu succombe-t-il à une entérite qui a persisté pendant long-temps? à l'ouverture du cadavre, l'intestin présente assez souvent, dans quelques points de son étendue, des traces d'inflammation aiguë; dans d'autres, des traces d'inflammation chronique; et dans certains endroits enfin, sa substance, entièrement désorganisée, n'offre plus qu'un tissu homogène, lardacé, squirrheux. Eh bien! les glandes du mésentère qui correspondent à ces différentes parties sont le siége de lésions entièrement analogues.

Ces considérations, ou plutôt ces faits, me porteroient à croire qu'il existe une très grande analogie entre le cancer et l'inflammation. Le squirrhe ne serait-il que le plus faible degré de l'inflammation chronique? C'est à l'expérience qu'il appartient de prononcer.

L'observation démontre que la nature de l'agent qui porte son impression sur quelqu'un de nos organes influe puissamment sur le genre de phénomènes sympathiques qui se développent dans les autres systèmes. Ainsi ce serait en vain, par exemple, qu'on cher-

cherait à irriter l'urèthre par quelque injection que ce soit, jamais on ne parviendrait à produire ces spasmes violens dont sont agités les muscles accélérateurs de l'urine, au moment où la liqueur séminale traverse ce canal. Les divers poisons, soit végétaux, soit minéraux, ne manifestent-ils pas leur présence dans l'estomac par des phénomènes sympathiques qui leur sont propres?

Je bornerai là ces considérations déjà trop étendues. De plus longs détails me forceraient de dépasser les bornes que je me suis imposées. Je vais passer maintenant à l'examen des phénomènes sympathiques dans l'estomac et le tube intestinal.

Sympathies de l'estomac et du tube intestinal.

Les sympathies de cet appareil, trop méconnues dans l'état pathologique, répandent sur le diagnostic de ses maladies un vague et une incertitude qui deviennent la source féconde des fautes les plus graves et les plus funestes. A chaque instant, de simples phénomènes sympathiques, développés par l'appareil digestif enflammé, dans les différens systèmes de l'économie, mais principalement dans le système nerveux et musculaire, sont pris, tantôt pour des fièvres ataxiques, tantôt pour des fièvres adynamiques ou ataxo-adynamiques essentielles, et traités par les antispasmodiques et les toniques les plus puissans. Il me serait facile d'accumuler ici les exemples de ces fatales erreurs que l'autopsie cadavérique est venue vérifier. Hélas! c'est à une telle méprise que je dois la perte d'un de mes amis les plus chers. Victime d'une ardeur immodérée pour l'étude, il vient d'être enlevé à sa famille, dont il faisait l'espoir et le bonheur, au moment où, après de longues traverses, la fortune commençait à lui sourire, et où il allait recueillir enfin le fruit de ses travaux. Frappé, à la suite de veilles prolongées, d'une phlegmasie intense de l'estomac et de l'intestin grêle, sa maladie a été tout-à-fait méconnue, et traitée tour à tour par divers médecins, et contre l'avis de quel-

ques-uns de ses amis, comme une fièvre gastrique, ataxique et adynamique.

Ce que je viens de dire des organes digestifs, je pourrais l'appliquer aux autres organes, et les exemples d'erreurs ne seraient pas moins nombreux. Il n'est pas de phlegmasie qui ne puisse se déguiser sous les formes d'une fièvre primitive. Il faut l'avouer, et ce serait en vain qu'on chercherait à se le dissimuler, les autopsies cadavériques viennent trop souvent nous en fournir les tristes preuves, il existe beaucoup moins de fièvres essentielles qu'on ne le pense communément, et peut-être le nombre en diminuera-t-il encore à mesure que la saine observation, toujours éclairée par les recherches de l'anatomie pathologique, fera de nouveaux progrès.

Une circonstance qui ne contribue pas peu à obscurcir le diagnostic et à faciliter les méprises dans les cas de phlegmasie intestinale, c'est l'absence assez fréquente de la douleur locale; ou plutôt, ne me trompé-je point, l'anxiété, le malaise que le malade éprouve ne sont-ils pas les véritables modes de souffrances de la muqueuse digestive enflammée ? On a resserré dans des bornes trop étroites l'idée que l'on doit se faire de la douleur : on s'est contenté d'en admettre quelques nuances, tandis que, n'étant qu'une modification de la sensibilité, elle doit varier, comme elle, suivant les tissus, les âges, les sexes, les tempéramens, etc.; comme aussi suivant le nature de la maladie, car les douleurs scorbutiques, vénériennes, par exemple, ont des caractères propres qui les distinguent de toutes les autres. Ne voit-on pas d'ailleurs à chaque instant des inflammations latentes désorganiser sourdement les viscères les plus importans à la vie, et conduire le malade à la tombe avant qu'une douleur, même légère, soit venu l'avertir du danger qui menace ses jours ?

L'importance et l'utilité des fonctions dont l'appareil digestif est chargé lui assurent la plus grande influence dans l'économie, et l'état de santé comme l'état de maladie nous fournissent des

preuves remarquables du rôle important qu'il joue à tous les âges. A peine la faim commence-t-elle à se faire sentir, que toutes les fonctions tombent dans l'inertie et la langueur, et si elle se prolonge, des spasmes, des mouvemens convulsifs viennent bientôt torturer le malheureux affamé, et ajouter encore à ses tourmens; l'intellect cesse alors entièrement ses fonctions, la raison s'envole et fait place au plus affreux délire. Une substance vient-elle à pénétrer dans l'estomac, la vigueur et le bien-être renaissent aussitôt, et les fonctions recouvrent leur première énergie avant même qu'elle ait subi aucune élaboration. Si l'on en croit le récit des voyageurs, les peuplades sauvages des bords de l'Orénoque et de la Calédonie réparent leurs forces épuisées par la faim en mangeant d'une espèce de pierre très-tendre que la nature a placée dans ces climats, et qui ne contient aucun principe nutritif.

Il serait trop long et tout-à-fait inutile de rappeler ici les phénomènes sympathiques qui accompagnent la digestion à ses diverses périodes. L'examen des influences sympathiques que l'appareil digestif exerce sur les différens organes de l'économie, ou qu'il en reçoit, soit dans l'état physiologique, soit dans l'état pathologique, montreront d'une manière plus évidente encore la liaison qu'il entretient avec le reste de la machine.

Appareil digestif. L'estomac et le canal intestinal concourant aux mêmes fonctions, doivent nécessairement se transmettre réciproquement leurs affections; aussi presque toujours les causes qui agissent sur l'estomac étendent leur action aux intestins, et surtout aux grêles. Une sympathie remarquable existe aussi entre l'estomac et les gros intestins; elle devient manifeste dans un grand nombre de circonstances : il suffit, en effet, quelquefois d'un lavement irritant pour ranimer la contractilité de l'estomac, et faciliter la digestion. Le vomissement de sang se termine, dans certains cas, par l'apparition d'hémorrhoïdes. De même le mélœna succède

fréquemment à la suppression de certaines affections hémorrhoïdales. La dysenterie, le choléra-morbus, l'entérite, donnent souvent lieu aux nausées, aux vomissemens. La présence des vers dans l'intestin détermine quelquefois les mêmes phénomènes ; d'autres fois aussi elle provoque un appétit vorace.

Appareil nerveux. Il paraît que, pour conserver la santé dans un juste équilibre, le cerveau et les organes digestifs doivent alterner dans l'exercice de leurs fonctions. Dans les fortes contentions d'esprit, les méditations profondes, le désir de prendre des alimens est suspendu, et l'estomac semble oublier ses besoins pour ne pas interrompre le cours des opérations cérébrales. Les voies digestives à leur tour marquent leur influence sur l'organe de la pensée par les troubles fréquens que leurs différentes lésions jettent dans l'exercice de ses fonctions. C'est dans leurs maladies que l'on doit chercher souvent la cause de ces craintes puériles, de ce désir de la solitude, de ce sombre découragement, et parfois aussi de ce dégoût insurmontable de la vie, qui, étouffant dans l'homme l'instinct naturel qui le porte à veiller à sa conservation, arme sa main meurtrière du fer du suicide : espèce de délire, hélas ! que les lois ont puni, que la religion a nommé *crime,* quand la médecine aurait dû s'efforcer de le guérir. Les désordres de l'esprit, les troubles des sens accompagnent communément la passion iliaque, la colique saturnine. Un symptôme constant des maladies de l'appareil digestif, c'est l'abattement profond du moral ; tandis que dans les affections de l'organe pulmonaire, au contraire, le malade conserve l'espérance et la gaîté, et se berce jusqu'à son dernier soupir de projets chimériques, qui lui dérobent les horreurs d'une mort inévitable.

Les fastes de l'art et la pratique journalière ne nous fournissent-ils pas une foule d'exemples de maladies soporeuses, de convulsions, d'épilepsies, d'apoplexies, de manies sympathiques, d'une altération plus ou moins profonde de l'estomac ou des intestins ?

Les hypochondries ne sont-elles pas, le plus souvent, des gastrites chroniques ? Des symptômes cérébraux, soit sous forme comateuse, soit sous forme délirante, accompagnent presque toujours les inflammations un peu vives du tube digestif, et peuvent quelquefois même en imposer facilement pour une affection essentielle du cerveau ou de ses membranes. Les mouvemens convulsifs de certains muscles, l'apoplexie, la paralysie, reconnaissent quelquefois pour cause l'embarras gastrique, ou la présence de vers dans le tube intestinal. Les vertiges, les céphalalgies, les migraines, sont presque toujours occasionnées par une mauvaise disposition des premières voies. Comment expliquer autrement que par la sympathie la promptitude avec laquelle certaines substances narcotiques introduites dans l'estomac exercent leur action sur le cerveau ? Je me permettrai à ce sujet une remarque pratique fort importante : c'est que le narcotique par excellence, l'opium, agit avec une bien plus grande activité, lorsqu'il est déposé sur la surface du gros intestin, que lorsqu'il est administré par la bouche. Dans les délires qui surviennent à la suite de lésions mécaniques graves, ou après les grandes opérations chirurgicales, M. le professeur *Dupuytren* prescrit toujours l'opium en lavemens, et son emploi est suivi d'un succès aussi prompt qu'infaillible. J'ai vu, dans les salles de médecine de l'Hôtel-Dieu, une femme, à laquelle on avait donné en lavement une faible dose d'opium, tomber dans un coma profond dont on eut beaucoup de peine à la retirer.

Si des maladies graves du système nerveux dépendent souvent d'une cause qui a son siége dans l'appareil digestif, on ne manque pas non plus d'exemples contraires où des affections, soit de l'estomac, soit de l'intestin, avaient leur principe dans le cerveau. *Morgagni* et *Bonnet* citent plusieurs observations d'individus affectés de douleurs déchirantes d'entrailles, et chez lesquels l'autopsie n'a démontré de lésion que dans l'encéphale. Les plaies de tête, les commotions du cerveau ne s'accompagnent-elles pas toujours

de dérangemens plus ou moins marqués dans les fonctions digestives ? Les nausées, les vomissemens ne sont-ils pas des phénomènes presque constans de l'inflammation des méninges et du cerveau ? Des faits nombreux ne peuvent également nous permettre de douter que les squirrhes, les cancers du pylore, ne soient très-souvent dus à des affections tristes long-temps prolongées. La crainte, l'inquiétude, la frayeur, provoquent fréquemment la diarrhée ou le désir d'aller à la selle.

Vue. Une multitude de faits démontrent les connexions sympathiques qui existent entre les yeux et l'appareil digestif. L'aspect d'un objet qui récrée agréablement la vue facilite le travail de la digestion. Au contraire, l'aspect d'un objet de dégoût ou d'aversion provoque des nausées, des vomissemens, et quelquefois même la diarrhée. Mais les yeux, qui, dans l'état de santé, expriment et même quelquefois trahissent les passions qui nous animent, servent aussi à dévoiler, dans l'état maladif, les affections dont les divers organes sont le siége. Dans la gastrite, l'entérite intenses, il n'est pas rare d'observer la rougeur et la sécheresse de la conjonctive jointe à la perte de transparence de la cornée, et à la lividité des paupières. Il arrive quelquefois, dans ce cas, que les yeux ressentent vivement l'impression de la lumière, ou même ne peuvent nullement la supporter. D'autres fois, au contraire, la vue, extrêmement affaiblie, laisse à peine au malade la facilité de reconnaître les objets qui l'environnent; quelquefois même il est frappé d'une cécité complète. Dans la dyspepsie, les yeux sont abattus et languissans. Les éblouissemens, les vertiges, la gêne dans les mouvemens des yeux, sont aussi des symptômes fréquens du mauvais état des voies digestives. La lippitude, l'orgeolet, l'ophthalmie, l'amaurose, ne sont-ils pas très-souvent sympathiques d'un embarras gastrique ou intestinal ? De là le bon effet des vomitifs et des purgatifs que j'ai vu employer plusieurs fois avec tant de succès par M. *Dypuytren* pour combattre ces amauroses symptomatiques.

L'empoisonnement a souvent pour symptôme le roulement et la saillie des yeux. La présence des vers dans le tube intestinal donne souvent lieu aux convulsions palpébrales et à la goutte sereine. J'ai vu aux leçons cliniques de M. *Alibert* un homme affecté de paralysie de la rétine à la suite d'un repas où sa maîtresse lui avait servi des mets assaisonnés avec des cantharides. C'est par de tels moyens que cette autre Messaline cherchait à réveiller les désirs languissans de son amant, et à ranimer ses forces épuisées par l'abus et la multiplicité des jouissances.

Ouïe. L'embarras gastrique, la présence des vers dans le tube intestinal, déterminent, dans certains cas, une vive sensibilité de l'organe de l'audition, et d'autres fois la dureté de l'ouïe, des tintemens d'oreilles et la surdité. On rencontre assez fréquemment aussi, dans la pratique, des otites sympathiques de l'affection de l'estomac. Une musique douce et harmonieuse favorise la digestion. On a vu cependant quelques personnes chez qui elle produisait un effet contraire, et provoquait le vomissement.

Odorat. Les circonstances qui excitent ses sympathies, quoique peu fréquentes, n'en sont pas moins remarquables. L'odeur d'un aliment qui plaît fait naître l'appétit. Les odeurs nauséabondes, les émanations putrides, au contraire, sollicitent les contractions de l'estomac, et produisent même quelquefois un effet purgatif. Le nez se couvre de pustules, de boutons, dans les irritations chroniques de ce viscère. Dans quelques cas de squirrhe, de cancer au pylore, on a observé un flux de mucosités par les narines. L'odorat offre parfois, dans les phlegmasies intenses du canal intestinal, des anomalies aussi singulières que variées. La sensibilité est quelquefois tellement augmentée, que les odeurs les plus légères deviennent insupportables; d'autres fois, au contraire, l'odorat est tout-à-fait émoussé. Il n'est pas rare de voir des hémorrhagies nasales servir de crise aux phlegmasies de la muqueuse digestive.

Goût. La bouche et les organes qu'elle renferme méritent une attention particulière dans l'étude des sympathies de l'appareil digestif. Le médecin a recours à l'examen de ces parties, quand il cherche à établir le diagnostic de la plupart des maladies. Les lèvres ont des connexions sympathiques très-étroites avec l'estomac ; elles se couvrent de boutons, de pustules, dans l'embarras gastrique et la gastrite a un léger degré ; elles sont affectées de tremblement, deviennent sèches, livides, noirâtres dans la gastrite et l'entérite intenses.

Les gencives s'engorgent dans la dyspepsie ; elles deviennent saignantes ; quelquefois même il s'y forme des ulcérations qui ne cessent qu'avec l'affection gastrique. Les aphthes sont rarement idiopathiques : c'est presque toujours dans l'estomac ou dans les intestins qu'il faut en rechercher la cause.

Dans la gastrite et l'entérite portées à un haut degré d'intensité, les dents sont sales, couvertes d'un enduit limoneux, grisâtre, noirâtre ; elles sont même parfois vacillantes. Leur émail s'altère, elles se carient lorsque l'estomac remplit mal ses fonctions. On cite des exemples d'odontalgies produites par l'embarras gastrique et guéries par le vomissement. On a vu l'extraction d'une dent faire cesser des maux d'estomac qui avaient jusque-là résisté à tous les moyens employés pour les combattre. Le dévoiement n'est-il pas un phénomène presque constant de la première dentition ? L'action de certaines substances stimulantes sur la bouche provoque dans l'estomac une excitation qui en réveille la tonicité.

La langue est, dans l'état de santé comme dans l'état pathologique, une espèce de sentinelle mise en avant de l'appareil digestif, pour refuser ce qui peut lui être nuisible et admettre ce qui lui convient. Le goût pourrait cependant faire commettre de graves erreurs, si l'on suivait aveuglément toutes ses inspirations. Souvent l'appétit revient, le désir de prendre de la nourriture se fait sentir, lorsque l'inflammation existe encore à un très-haut degré dans les voies

digestives, et que ces organes sont incapables de remplir leurs fonctions accoutumées.

Les changemens qu'éprouve la surface muqueuse de la langue dans les maladies de l'estomac et des intestins fournissent à l'homme de l'art des indices aussi sûrs que constans pour connaître le genre et le degré d'affection de ces viscères. L'appareil digestif devient-il le siége d'un embarras gastrique on intestinal, la sécrétion des cryptes muqueux de la langue est altérée, et sa surface se recouvre d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre plus ou moins épais. Est-il affecté d'une phlegmasie légère, la langue est humide, et ses bords offrent une couleur rosée plus ou moins vive. Lorsque la phlegmasie augmente, à la rougeur légère des bords succède une rougeur vive et foncée qui s'accompagne de sécheresse; et lorsque enfin la phlegmasie est parvenue au plus haut degré d'intensité, à la rougeur et à la sécheresse se joint un enduit muqueux, brunâtre, noirâtre, plus ou moins épais. La langue, pointue et raccornie se retire vers le fond de la bouche; le malade ne la sort qu'avec peine, et oublie quelquefois de la retirer. Dans les phlegmasies chroniques, la rougeur des bords et de la pointe est presque toujours constante.

La luette a avec l'estomac des rapports qui sont journellement offerts à notre observation. Cette sympathie est même d'un grand avantage dans plusieurs circonstances, et surtout dans certains cas d'empoisonnement, où les vomitifs ne pourraient être déposés impunément sur la surface déjà irritée de l'estomac. Il suffit alors de titiller cet appendice pour déterminer le vomissement. L'inflammation, l'œdématie de cet organe, des tonsilles et du pharynx sont souvent dues à une affection bilieuse, à la gastrite.

Tact. Un grand nombre de phénomènes physiologiques et pathologiques démontrent l'influence réciproque de la surface dermoïde et de l'appareil digestif. C'est presque toujours dans cet

appareil qu'il faut aller chercher la cause de ces exanthèmes variés dont la peau devient quelquefois Le siége. C'est là aussi qu'est le plus souvent la source des altérations variables que la peau éprouve dans sa coloration. On ignore entièrement quelles sont les causes de ces différentes nuances de couleur, comment elles s'opèrent, quelle est la nature des fluides qui pénètrent alors le système capillaire de la peau. On connaît un peu mieux les rapports qu'elles ont avec telle ou telle maladie du canal digestif, et elles ne laissent pas que d'être d'une grande utilité pour éclairer le diagnostic. Jaunâtre dans l'embarras gastrique, la peau prend une teinte olivâtre, terne, livide, plombée, terreuse dans les inflammations de l'estomac ou des intestins ; elle devient alors aussi le siége d'une chaleur sèche, âcre, plus ou moins forte, plus ou moins incommode. L'érysipèle, le furoncle, les dartres, et autres exanthèmes qui se manifestent à la surface de la peau, sont dues le plus souvent au mauvais état des premières voies.

Des faits nombreux démontrent la grande influence que le système dermoïde exerce à son tour sur les organes qui servent à la digestion. L'impression d'un air sec et froid augmente l'action de l'estomac, et active ses besoins. Un air humide, la chaleur à un haut degré, produisent au contraire des effets opposés. Les frictions circulaires à l'épigastre déterminent le vomissement. Les maladies éruptives, la variole surtout s'accompagnent presque toujours d'un degré d'irritation plus ou moins considérable de la muqueuse gastrique : l'observation démontre que toutes les parties du système cutané ne sympathisent pas au même degré ni de la même manière avec le canal digestif. C'est avec l'estomac surtout que les tégumens des parois abdominales paraissent avoir des liaisons étroites; tandis que des rapports tout aussi intimes, mais d'une autre nature, existent entre les intestins et la peau des jambes et des pieds. *Savanaroli*, pour remédier à une constipation très-opiniâtre du duc de Ferrare, lui conseilla de marcher pieds nus sur un pavé de marbre légè-

rement arrosé d'eau fraîche, et le remède produisit l'effet desiré. Ne voit-on pas journellement le refroidissement de la plante des pieds déterminer soit des coliques, soit la diarrhée.

Visage. Peu de parties dans l'étude de l'extérieur de l'homme méritent plus que la face de fixer l'attention du médecin observateur; renfermant les principaux organes des sens, pourvues de muscles nombreux, et doués d'une grande mobilité, elle est une espèce de miroir fidèle ou viennent se réfléchir à la fois et les passions de l'âme, et les affections des viscères intérieurs. Il n'est aucun dérangement moral, aucune maladie un peu vive qui n'imprime à la physionomie des caractères particuliers et presque toujours faciles à saisir. Liée par des connexions étroites avec les organes digestifs, elle exprime par des signes propres les affections diverses dont ils sont le siége, et c'est même sur ces signes que le médecin établit souvent son prognostic le plus sûr, et ses indications les plus lumineuses et les mieux fondées. Dans les phlegmasies peu intenses du tube digestif, la couleur vive et fraîche que le visage présente dans l'état de santé se change en une teinte jaunâtre plus ou moins terne. L'ensemble de la face offre du reste l'expression de la tristesse et de la langueur. Mais, lorsque l'inflammation est très-forte, ces signes sont bien plus marqués encore. Les muscles de cette partie, frappés de l'état d'atonie qui règne dans le reste du système musculaire, ajoutent encore à l'affaissement des traits, et laissent à découvert la saillie des pommettes. Les sourcils, rapprochés l'un de l'autre, s'abaissent sur les yeux, qui s'enfoncent dans leurs orbites et s'entourent d'une zone livide. Tout dans la figure porte l'empreinte de l'abattement et de la stupeur. Quelquefois cependant le cerveau, sympathiquement affecté, réagit sur les muscles de la face, leur imprime des mouvemens spasmodiques, et change tout-à-fait alors l'expression de la physionomie.

Voix, parole. La voix et la parole éprouvent, dans les affections de la muqueuse gastrique et intestinale, des changemens qui deviennent des signes importans, soit pour le diagnostic, soit pour le prognostic. Dans la gastro-entérite, la voix est languissante, traînante, quelquefois même il y a aphonie complète. Suivant M. le professeur *Percy*, la dysenterie affaiblit la voix plus qu'aucune autre maladie. Il n'est pas rare d'observer des angines laryngées sympathiques de l'état de l'estomac.

Lorsque les fonctions digestives sont troublées, la langue présente aussi quelquefois du désordre dans ses actions. Les individus atteints d'embarras gastrique, de gastro-entérite, sont, dans certains cas, gênés pour parler; ils prononcent et articulent mal les sons, ils bégaient. Ce phénomène est surtout remarquable dans l'ivresse. J'ai observé chez un enfant un mutisme complet déterminé par une affection vermineuse.

Sommeil. Des circonstances diverses apportent de grandes variétés dans sa durée ; mais il est surtout réglé par l'état des organes digestifs. Lorsque le travail de la digestion s'est opéré avec facilité, le sommeil est doux et paisible. Il est agité au contraire et troublé par des rêves sinistres et pénibles, lorsque l'estomac est malade, qu'il est surchargé d'alimens, ou que le rectum contient une grande quantité de matières fécales. Loin de réparer les forces, le sommeil alors augmente le malaise et la fatigue. Pendant le sommeil, l'estomac perd de son activité, les mouvemens péristaltiques de l'intestin languissent, et les évacuations alvines sont retardées. Il est cependant quelques personnes qui digèrent plus facilement pendant le sommeil que pendant la veille; mais ce sont des exceptions rares qu'il faut rapporter à l'habitude ou à une idiosyncrasie particulière.

Locomotion. Les influences sympathiques du système osseux sur les divers organes de l'économie sont très-peu nombreuses; et il

est encore plus rare de le voir affecté sympathiquement. Les parties qui servent aux connexions des os entre eux sont à peu près les seules qui soient susceptibles de devenir le terme ou le point de départ d'irradiations sympathiques. L'embarras gastrique, la gastro-entérite à un faible degré, produisent presque toujours un sentiment de pesanteur, de lassitude et de faiblesse dans tous les muscles. Ces phénomènes sont quelquefois portés si loin, dans les inflammations violentes du tube digestif, qu'un observateur peu exercé pourrait facilement s'en laisser imposer pour une adynamie essentielle. Les soubresauts des tendons, les douleurs déchirantes des muscles et des articulations, sont des symptômes fréquens du choléra-morbus, des affections vermineuses et de la gastro-entérite. J'ai recueilli l'hiver dernier, dans les salles de médecine de l'Hôtel-Dieu, l'observation de deux individus qui ont succombé à une entérite fort intense, et qui pendant toute la durée de la maladie n'ont jamais éprouvé de douleurs ailleurs que dans les articulations du genou et les muscles du mollet. On a cependant trouvé, à l'autopsie, la muqueuse intestinale rouge et épaissie, et parsemée, dans une assez grande étendue, surtout aux environs de la valvule iléo-cœcale, d'ulcérations larges et profondes. Des inflammations articulaires reconnaissent souvent pour cause une affection de l'appareil digestif. Qui n'a eu occasion d'observer l'état de faiblesse ou une diarrhée un peu forte jette tout le système locomoteur ?

La pathologie nous montre, par des faits nombreux, l'influence que ce dernier appareil exerce sur le système digestif. Il est très-rare en effet que les phlegmasies articulaires, la goutte et le rhumatisme, existent à un haut degré sans s'accompagner de troubles plus ou moins grands dans les fonctions digestives.

Circulation. On ne saurait mettre en doute la correspondance intime et réciproque qui existe entre les organes de la digestion et ceux de la circulation ; la physiologie et la pathologie nous en fournissent des preuves trop nombreuses. A peine une liqueur spiri-

tueuse est-elle introduite dans l'estomac, que le cœur accélère ses mouvemens. N'est-ce pas à la sympathie qu'il faut rapporter aussi les innombrables variétés du pouls dans les différentes affections, soit de l'estomac, soit des intestins? La rougeur, la pâleur du visage, les palpitations, les syncopes, sont fréquemment l'effet de la présence des vers dans le tube intestinal. On voit quelquefois les contractions spasmodiques de l'estomac se communiquer au cœur, et ralentir ou suspendre même tout-à-fait ses mouvemens.

Est-ce à une influence sympathique qu'il faut rapporter la rougeur, l'épaississement, l'ulcération même de la membrane qui tapisse les cavités du cœur dans l'empoisonnement par certains oxydes métalliques? Je suis loin de le penser. J'en dirai autant d'une phlegmasie de cette membrane, que j'ai vue survenir chez un individu attaqué d'une gastrite intense. Je remarquerai seulement à cette occasion qu'il existait une discordance extrêmement frappante entre les battemens du cœur qui étaient violens et tumultueux, et ceux du pouls, qui se faisait remarquer par sa petitesse, sa lenteur et sa régularité. M. *Récamier*, qui a recueilli dans sa pratique quelques observations de ces phlegmasies, m'a dit avoir constamment trouvé ce défaut de concordance entre les mouvemens du cœur et ceux du pouls. On sent combien il est facile de se méprendre sur le véritable caractère de cette maladie, et combien elle peut aisément en imposer pour une lésion organique du cœur. Les anévrismes de cet organe se compliquent presque toujours d'une irritation plus ou moins vive de la muqueuse de l'estomac.

Respiration. Tous les observateurs ont reconnu une réciprocité d'influence entre l'appareil digestif et les organes respiratoires; la respiration d'un air pur et vif augmente l'activité de l'estomac, tandis qu'un air impur et miasmatique fait participer ce viscère à la langueur dont il frappe le système pulmonaire. Les nausées,

les vomissemens, les diarrhées, les coliques, sont la suite fréquente des lésions du poumon : mais à leur tour les fonctions de cet organe sont souvent interverties par les affections des voies digestives. Combien de pneumonies, de crachemens de sang dont la source est dans l'estomac ou les intestins. Dans la phthisie, il survient souvent des dépôts, des fistules à l'anus, qui sont sympathiques et qui retardent les progrès de la désorganisation. La toux, le hoquet déterminés, soit par la plénitude de l'estomac, soit par la nature des substances qu'il contient, soit par la présence des vers dans les intestins, les contractions du diaphragme sollicitées par l'irritation que produisent sur la surface du rectum les matières fécales qui y sont accumulées, le vomissement, sont autant de phénomènes qui démontrent l'influence sympathique de l'appareil digestif sur ce muscle important.

Sécrétions. De même que tous les autres systèmes de l'économie, le système glandulaire entretient un commerce sympathique avec le canal digestif; le ptyalisme est quelquefois symptomatique de l'irritation plus ou moins vive de la muqueuse gastrique. L'affection vermineuse, l'embarras gastrique, peuvent donner lieu à des écoulemens de salive. Le flux salivaire précède et accompagne souvent le choléra morbus. On a vu aussi, dans certains cas, l'affection des organes qui servent à la sécrétion de la salive se transmettre sympathiquement au canal digestif. *Tissot* parle d'une pierre qui, engagée dans le conduit de *Warthon*, produisit un flux de ventre sympathique.

Le foie étant en rapport avec les organes de la digestion et par sa situation, et par ses fonctions, doit nécessairement être soumis à leurs influences, et leur communiquer plus ou moins ses affections. Toutes les agitations de l'estomac se propagent au foie et en troublent les fonctions. Quelquefois même l'hépatite est causée par l'action d'un vomitif qui a trop irrité la surface gastrique. Les affections morales tristes, qui portent le trouble sur l'estomac, propa-

gent quelquefois aussi leur action au foie, et donnent lieu à l'ictère. La présence de calculs dans la vésicule biliaire occasionne souvent des hoquets, des nausées, des vomissemens.

Les organes urinaires entretiennent aussi avec l'appareil digestif des liaisons extrêmement étroites. L'action des cantharides sur l'estomac se fait sentir de suite dans toute l'étendue des voies urinaires. Dans le diabètes, il y a souvent appétit insatiable, digestion pénible, rapports acides. Les coliques néphrétiques provoquent le vomissement, occasionnent même quelquefois le développement d'une grande quantité de gaz dans les intestins. J'ai eu souvent occasion de vérifier ce fait. Il n'est pas rare de voir la sécrétion de l'urine tout-à-fait suspendue dans les phlegmasies intestinales qui sont très-vives.

Exhalation. Les livres de pratique ne laissent d'indécision que sur le choix des exemples, qui prouvent la liaison étroite qui existe entre les voies digestives et les membranes séreuses. Combien d'arachnitis sympathiques d'une affection de l'estomac ou de l'intestin? On voit souvent l'introduction d'une boisson froide dans l'estomac être suivie de la pleurésie, de la péritonite. Le docteur *Andry* cite l'observation d'une pleurésie produite par la présence de vers dans le tube intestinal. Presque toujours les maladies des voies digestives s'accompagnent, dans leurs dernières périodes, de collections séreuses dans l'abdomen, quelquefois même dans la poitrine. Très-souvent la péritonite s'annonce par des nausées et des vomissemens.

Tissu cellulaire. Les rapports sympathiques qui existent entre le tissu cellulaire et l'appareil digestif deviennent manifestes dans un grand nombre de circonstances. Dans les affections, soit aiguës, soit chroniques, dans les lésions organiques de cet appareil, le tissu cellulaire devient souvent le siége d'inflammations, de foyers purulens, d'œdèmes. Presque toujours les phlegmasies un peu considérables de ce système portent du trouble dans les fonctions

digestives. Les suppurations chroniques, abondantes s'accompagnent fréquemment d'irritation chronique du tube intestinal.

Génération. Personne n'ignore avec quelle force le système digestif maîtrise et modifie l'appareil générateur. Certaines substances introduites dans l'estomac, les digestions laborieuses, les douleurs intestinales, rendent l'homme inhabile aux jouissances de l'amour, tandis que l'usage des liqueurs échauffantes, d'alimens excitans, augmente l'activité des organes génitaux et double leur puissance. C'est par la sympathie sans doute qu'agissent et les préparations aphrodisiaques inventées par le désir impuissant ou insatiable, et les substances qui portent sur ces organes une action stupéfiante. Dans les accouchemens laborieux, lorsque les forces de la matrice sont épuisées par des contractions long temps répétées, on les ranime efficacement par des boissons excitantes prises avec modération. Les moindres affections de l'estomac, chez la femme, changent les mouvemens de l'utérus, et troublent l'ordre de ses évacuations périodiques. Les pertes utérines tiennent souvent à une mauvaise disposition de l'estomac.

L'état bon ou mauvais de l'appareil digestif dépend souvent de l'exercice ou de l'inaction des organes reproducteurs, et les privations soutenues, pour n'être pas aussi constamment préjudiciables que les jouissances immodérées, n'en sont pas moins capables de causer de très-grands désordres. On sait que le trouble des fonctions digestives, surtout chez les jeunes filles, ne se dissipent souvent qu'au flambeau de l'hymen. Qui ne connaît la débilité qui survient aux organes de la digestion à la suite des plaisirs vénériens et de la masturbation ? Les plaies, les compressions du testicule provoquent des nausées, et même le vomissement. De pareils symptômes se manifestent fréquemment dans la leucorrhée, la métrite, et au commencement des affections organiques de l'utérus. La suppression des règles donne quelquefois lieu à l'hématémèse. De combien de phénomènes variés les organes digestifs ne deviennent-ils pas le siége dans la grossesse, la leucorrhée, la

chlorose, l'hystérie ! Les troubles, les lésions que font éprouver aux fonctions digestives le coït répété, les affections organiques des parties sexuelles, fournissent des preuves indubitables des relations sympathiques qui existent entre ces deux appareils.

Mort. Il me reste maintenant à parler des influences sympathiques que les organes digestifs exercent encore à ces derniers momens où notre frèle machine, abandonnée bientôt par le principe qui l'animait, va rentrer sous l'empire des lois physiques pour revêtir des formes nouvelles, et tout aussi fugitives.

Le genre d'affection qui termine la vie apporte de grandes différences dans les phénomènes qui se manifestent alors. Le malade succombe-t-il à la violence d'une inflammation gastrique ou intestinale, le trouble et le désordre règnent dans toutes les fonctions, et il meurt quelquefois au milieu des convulsions et des angoisses les plus terribles.

Il n'en est pas de même lorsque la phlegmasie n'existe qu'à un faible degré, lorsqu'elle affecte une marche chronique, ou lorsque l'estomac et les intestins sont le siége d'une lésion organique. Le trouble des fonctions est alors beaucoup moins marqué; quelquefois même il existe à peine. Le moral seul éprouve une altération profonde. La crainte, les regrets, les idées les plus sombres et les plus tristes, un morne découragement, assiégent continuellement le malade. Quelquefois il est agité par une terreur invincible de la mort, et l'effroi qu'elle lui inspire en double pour lui les horreurs, et avance presque toujours la terminaison fâcheuse de la maladie.

La gangrène ravage-t-elle le tube digestif, le malade est calme et tranquille; libre de tout sentiment pénible, il envisage avec sang-froid le coup qui va le frapper. Il calcule souvent avec précision et avec une sorte d'indifférence les instans qui lui restent à vivre; Mais bientôt la cœur se contracte pour la dernière fois; la vie, abandonnant tous les orgnaes, s'échappe comme un souffle léger et paisible; l'homme n'est plus...

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Duobus doloribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

III.

Lassitudines sponte obortæ, morbos denuntiant, *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Mulieri sanguinem vomitione rejicienti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. *Sect.* 5, *aph.* 39

V.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Sect.* 5, *aph.* 50